

L'harmonie de l'horreur

L'expérience la plus terrible d'un pianiste

Par Havetock Errrick



Illustré par R. W. Wallace

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle a été initialement publiée dans ***The Harmsworth Magazine*** en Avril 1900 sous le titre *The Harmony of Horror*. Elle a été rééditée en 2016 dans l'anthologie ***A Midwinter Entertainment*** sous le titre *The Harmony of Death (A Pianist's Most Terrible Experience)*.

La traduction suivante a été réalisée à partir du texte de 1900.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

— Votre voiture vous attend, monsieur.

— Merci, mais je n'en aurai pas besoin, je vais marcher.

La soirée avait été marquée par un succès enivrant et sauvage, et je pensais que la promenade à travers Paris contribuerait à apaiser mes nerfs, naturellement trop tendus. Et maintenant, avec les cris d'une multitude applaudissante qui résonnaient encore à mes oreilles, tendus à une tension insupportable, je devais être seul.

L'air était vif et glacial, le ciel clair, les étoiles brillantes scintillaient et étincelaient comme des diamants dans les cheveux d'une beauté sombre. Les constellations étincelantes semblaient deux fois plus radieuses, surpassant en magnificence leur apparence habituelle.

J'entendis l'horloge de la Tour de Saint-Jacques sonner le quart avant trois heures, tandis que je progressais rapidement dans la rue déserte. L'exaltation de mes esprits, l'exultation sauvage de mon cœur, étaient intensifiées par la solitude. L'air clair et glacé était comme du champagne maintenant en vie mon cerveau palpitant. J'étais follement, intensément heureux, je marchais sur un air glorifié.

N'avais-je pas des raisons d'être heu-



"I WAS THROWN VIOLENTLY TO THE GROUND, AND A HEAVY WRAP DEADENED MY CRIES FOR HELP."

reux ?

Le labeur incessant de plusieurs années, les corvées et les privations auxquelles je n'étais pas étranger, avaient enfin apporté leur récompense.

J'étais célèbre, et Paris, le monde, était à mes pieds ! La roue de la fortune avait tourné, et moi, le pauvre et obscur étudiant du Conservatoire de Dresde, l'aspirant à la gloire musicale à moitié affamé et toujours sans le sou, j'étais la coqueluche de Paris ! Après avoir rencontré un succès sans réserve à Berlin et à Budapest, j'avais pris l'assaut. Les critiques, les dames de la haute société, les compositeurs, tous ceux de la ville gaie, étaient suspendus à ma chaise, buvant avec délices les notes liquides qui tombaient de mes doigts longs et souples.

Occupé par ces agréables réflexions, je tournai dans la rue Royal, qui était à ce moment-là complètement déserte à l'exception de quelques taxis rôdant à la recherche d'une course de nuit. Je passai devant la grande église de la Madeleine, que je laissai sur ma droite, et m'engageai dans le labyrinthe de rues tranquilles qui se trouvent entre les boulevards Haussmann et Malesherbes.

Profondément plongé dans mes pensées, je n'ai pas remarqué le bruit des pas d'un

homme me rattrapait rapidement, et ce n'est que lorsque je l'entendis presque à côté de moi que je me retournai pour voir qui était celui qui partageait mes pérégrinations nocturnes. Mais ce faisant, un bras se glissa sous le mien, et je vis mon compagnon inattendu qui s'exclama d'une voix agréable :

— Ah, Monsieur Raoul Kaiservitch, vous marchez vite ! Je suis sorti du Châtelet quelques instants après vous, et j'ai eu toutes les peines du monde à vous rattraper. Je vois, continua-t-il, que vous ne me reconnaissez pas. Eh bien, plus de gens connaissent une célébrité que le contraire. J'étais présent ce soir au souper donné en votre honneur, et je suis l'un de vos nombreux et humbles admirateurs.

— Vous êtes très aimable, rétorquai-je.

En jetant un autre coup d'œil à mon compagnon, je vis qu'il portait une moustache foncée et un impérial, mais que le reste de son visage m'était invisible, enveloppé dans le lourd manteau de fourrure que le froid de la nuit rendait bienvenu. Un large chapeau avachi ombrageait la partie supérieure de son visage, et je ne pouvais que percevoir faiblement les yeux sombres et clignotants qui rencontraient occasionnellement les miens.

— Vous vous dirigez vers la rue des Sept

Chiens, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— C'est ma destination. J'espère que je ne vous fais pas dévier de votre chemin, répondis-je.

— Loin de là, nos routes se rejoignent : cette petite rue que nous abordons est un raccourci pour nous deux. Je m'imagine que je connais Paris mieux que vous, dit mon compagnon en riant. Je suis né et j'ai grandi sur les boulevards.

— C'est vrai, répliquai-je, je ne suis ici que depuis un mois, mais je commence à m'orienter, bien que je me cantonne généralement aux rues principales.

En bavardant ainsi, nous avons pris la rue secondaire tranquille mentionnée par mon compagnon.

Ce qui s'ensuivit, je suis presque incapable de le décrire. Les événements se fondent en un seul souvenir brumeux, et à cette distance, ils sont presque perdus au fond de ma mémoire.

Je me souviens d'un bruit de pas, d'un chuchotement précipité . Puis je fus violemment jeté à terre, et une lourde enveloppe étouffa mes appels au secours. Je n'avais aucun doute que mon ami et moi-même étions tombés entre les mains d'une bande de voleurs, et que l'argent que je possédais était

le motif de l'attaque.

On m'a soulevé du sol et placé sur le siège d'une voiture qui semblait m'attendre. Impuissant et victime d'un complot manifestement organisé, je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre la suite des événements. J'étais maintenu sur mon siège par quatre mains puissantes, dont les propriétaires, prévoyant apparemment une résistance de ma part, empêchaient le moindre mouvement. La route était silencieuse et me paraissait interminable. Les cahots et les chocs sur les pavés rugueux m'indiquaient que nous évitions les rues principales et que nous devons emprunter les chemins de traverse plus calmes et moins fréquentés de Paris.

Enfin, avec une secousse soudaine, le véhicule s'est arrêté. Rapidement et dans un silence parfait, on me souleva de mon siège et on me fit entrer dans une maison. Une lourde porte se referma derrière moi et je sus que, quelle que soit la raison de mon enlèvement, j'étais complètement au pouvoir de mes ravisseurs.

Je me sentis précipité le long d'un passage, et poussé dans une pièce dont la chaleur agréable m'a immédiatement frappé.

Le lourd manteau qui m'enveloppait la tête fut enlevé, un éclat de lumière frappa mes yeux éblouis : puis, reprenant mes es-



"THE CLOAK THAT ENVELOPED MY
HEAD WAS REMOVED, AND I SAW
TWO DOZEN MEN ROUND A GRAND
PIANO."

prits, je regardai autour de moi.

Lorsque mes yeux se furent habitués à la lumière éclatante dont la pièce était inondée, je vis que c'était dans un but précis que j'avais été amené ici. J'étais manifestement attendu.

Un groupe d'hommes, peut-être au nombre de deux douzaines, était assis en demi-cercle autour d'un piano à queue de concert. J'ai vu avec surprise que sur le pupitre se trouvait un de mes propres programmes. Était-ce la coutume à Paris que les artistes soient violemment agressés et traînés contre leur gré pour donner des repré-

sentations obligatoires aux petites heures du matin ?

Un second coup d'œil sur les visages des hommes, assis dans un silence impassible autour du piano, me dit instinctivement que ce n'était pas pour une représentation musicale ordinaire qu'ils attendaient.

Les hommes n'étaient pas plus âgés que la moyenne. Beaucoup d'entre eux portaient des barbes grises et ne possédaient que de maigres cheveux. Sur les visages de tous il y avait un étrange regard de détermination et, dans certains cas, cela ressemblait à de la férocité. C'étaient des hommes, j'en étais sûr, que l'on pouvait craindre, et qui reculaient devant des appels inutiles à leur sens de la pitié. Des hommes qui transmettaient rapidement à mon cerveau l'impression qu'ils portaient leur vie entre leurs mains !

Dans quel endroit m'avait-on amené ?

Comme mes yeux parcouraient le groupe silencieux, ils furent arrêtés par la vue d'un homme. La forme de la chaise dans laquelle il était assis, et la manière dont il l'occupait, m'étaient inconnues.

Le fauteuil était placé au fond de la salle, à quelques mètres du piano et du public qui l'entourait, et il était dans l'ombre. Les lampes puissantes, qui jetaient un tel éclat

sur les visages féroces et résolus qui transmettaient une si désagréable impression à mon esprit, laissaient l'extrémité de la pièce dans une obscurité relative, et je ne pouvais que distinguer faiblement son contour. L'homme était lié aux mains et aux pieds par des lanières de cuir, ce qui rendait impossible le moindre mouvement. Sur sa tête était posée une casquette de métal à laquelle était attaché un fil qui courait jusqu'au plafond de la pièce. L'homme était pâle et livide, ne donnant aucun signe de vie, si ce n'est par ses yeux noirs qui suivaient mes moindres mouvements avec une anxiété intense.

Les spectateurs tournaient le dos à la mystérieuse chaise et à son occupant. Seul le joueur de piano se tournait dans leur direction.

Qui était l'homme ainsi ligoté ?

Que signifiaient le silence du public, le piano, le musicien pris au piège ?

Comme je restais irrésolu, la silhouette d'un homme se leva d'une chaise placée près du piano et s'avança vers moi la main tendue. Il me parut avoir une cinquantaine d'années, portait une grande barbe noire et était entièrement vêtu de vêtements sombres.

— Bienvenue, Monsieur Kaiservitch !

Vous voudrez bien excuser la manière quelque peu péremptoire dont vous avez été introduit parmi nous.

— Est-ce la coutume à Paris d'aborder les musiciens, monsieur ? Je juge d'après le piano ouvert que mes services professionnels sont attendus. Je ne peux nier que je choisirais n'importe quel moment plutôt que le présent pour les rendre.

— Malheureusement, Monsieur Kaiser-vitch, nous n'avons pas d'autre choix que d'exiger vos services artistiques à l'heure actuelle. C'est pour cette raison que vous avez été suivi depuis le théâtre du Châtelet et amené ici. Je parle au nom de mes camarades quand je vous assure que si vous faites ce que nous vous demandons, il ne vous arrivera aucun mal et que vous serez sain et sauf à votre domicile d'ici une heure.

— Je vous remercie, répondis-je, pour cette assurance. Puis-je savoir ce que l'on attend de moi ?

— Simplement de jouer sur le piano que vous voyez devant vous... et qui, permettez-moi de l'ajouter, n'est pas un mauvais instrument... trois morceaux de musique qui ont été choisis dans le programme que vous avez exécuté ce soir au théâtre du Châtelet.

Les paroles de l'homme devant moi ex-

primaient un ordre plutôt qu'une demande. Aussi, mettant de côté ma curiosité naturelle, non dépourvue de ressentiment à l'égard de la manière péremptoire dont on exigeait mes services professionnels, je m'inclinai devant le cercle d'hommes silencieux qui me faisaient face, et m'installai au piano.

J'étais mortellement fatiguée, et même le plaisir de toucher un instrument aussi exquis que le piano s'avérait être ne pouvait éveiller en moi l'énergie nécessaire pour rendre justice à la musique que je me proposais d'interpréter. J'étais également hanté par la vue du visage de l'homme assis pieds et poings liés dans le fauteuil, que je voyais vaguement briller d'un éclat métallique terne dans l'ombre à l'autre bout de la pièce.

J'avais l'impression qu'au fur et à mesure que je jouais, le visage de l'homme devenait de plus en plus hagard, et blanchissait jusqu'à devenir d'une blancheur encore plus effroyable. Je jouai mon premier morceau - une valse capricieuse de Liszt : elle fut reçue dans un silence solennel, le président de l'assemblée, celui qui s'était adressé à moi en premier - donnant seul le signe, en inclinant gravement la tête, que la musique avait été entendue.

Le silence de mort qui régnait dans la salle commença à affecter mes nerfs déjà

éprouvés et déréglés par l'étrange déroulement de l'heure écoulée.

Au moment où j'entamais le deuxième morceau prévu pour mon exécution, j'aurais juré qu'un cri rauque de pitié avait jailli des lèvres du prisonnier de la chaise métallique . Son visage était convulsivement agité et je pouvais voir que les doigts de ses mains serrées tressaillaient. Cette vue, ajoutée au mystère de sa présence et à l'indifférence totale des autres hommes de la pièce à son égard, m'a fait perdre le peu de force nerveuse qu'il me restait. J'ai lâché mes mains du clavier, et je me suis tourné vers le président de mon sinistre public.

— Je ne peux plus jouer !

Il s'est levé de son siège et est venu à mes côtés. Son visage plein, avec ses grands yeux proéminents, semblait étrangement excité.

— Vous devez jouer ! vous devez exécuter les morceaux indiqués sur ce programme.

— Je dois savoir avant de le faire la raison de ce concert contre nature. Pourquoi cet homme est-il attaché à sa chaise, pourquoi observe-t-il chacun de mes mouvements avec une anxiété si horrible, pourquoi êtes-vous assis autour de moi dans un silence si ininterrompu ? Je dois et je veux connaître la



"YOU MUST PLAY," HE SAID;
"YOU MUST PERFORM THE PIECES
MARKED ON THAT PROGRAMME."

raison de ces procédés contre nature.

Pendant quelques secondes, l'homme ne parla pas . Il me regarda avec un regard fixe et étrange, qui semblait m'enlever tout pouvoir de résistance à sa volonté, quelle qu'elle fût. Je me sentais en présence d'un mesmériste, qui pouvait me contraindre par l'exercice de ses pouvoirs à me plier devant sa force intellectuelle, sa concentration d'esprit.

— Vous saurez, et cela sans perdre de temps, la signification de ce qui vous entoure. Cet homme que vous voyez attaché là-bas est condamné à mourir, et il mourra de

vos mains ! Asseyez-vous, Monsieur Kaiser-vitch - car j'avais quitté mon siège, horrifié. - Vous ne pouvez en aucun cas éviter d'être le moyen par lequel la vengeance d'une société toute puissante s'exercera sur celui qui a désobéi à ses lois. Écoutez ! Tous ceux que vous voyez dans cette pièce sont membres d'une puissante organisation pour la suppression des abus sociaux, une vaste communauté qui s'étend sur toute la surface du monde civilisé. Selon nos lois, certains délits commis par les membres doivent être punis de mort. De même, selon nos lois, cette mort doit être infligée par quelqu'un qui n'appartient pas à la société. Ainsi nos mains seront libérées de la culpabilité du sang ! Comprenez-vous maintenant ?

J'ai commencé à comprendre ce qu'il voulait dire ! J'allais être le meurtrier, par un moyen qui m'était encore inconnu, de ce misérable homme attaché si solidement à la chaise métallique ! N'y avait-il pas d'échappatoire ? Ne pouvais-je pas agir sur les sentiments de cet équipage diabolique pour épargner la victime prévue ? Je regardai, les mains tremblantes, les lèvres ternes et desséchées, le visage de l'homme qui attendait le coup de grâce. Ses yeux rencontrèrent les miens, mais je ne lus dans leur regard que la misère du désespoir : il connaissait sans doute mieux que moi le caractère des

hommes qui l'avaient condamné à mort.

Le président reprit son explication, me tenant toujours fasciné par ses yeux sombres et brillants.

— La manière dont cet homme va mourir sera la suivante : - Vous jouerez le Nocturne en si bémol de Chopin que vous avez déjà interprété pour le plaisir de milliers de personnes ce soir. Vous le jouerez à nouveau, mais cette fois, chaque note que vous frapperez apportera une terreur mortelle à l'homme qui a enfreint les lois de sa confrérie. Ce piano est relié à une puissante batterie électrique : un certain accord de ce Nocturne étant joué la communication sera faite, et une charge de courant électrique plus que suffisante pour tuer dix hommes entrera dans le corps de cet homme, et il aura alors payé la peine de sa désobéissance !

Je me levai une fois de plus et fis face à mon informateur, qui me regarda fixement avec un sourire figé sur son visage pâle.

— Mais ceci... ceci sera un meurtre pur et simple, rien de moins qu'un meurtre, m'écriai-je. Rien sur terre ne me fera toucher ce piano à nouveau !

Il me força de sa main puissante à m'asseoir sur la chaise une fois de plus.

— Vous allez jouer, Monsieur Raoul Kai-

servitch. Vous allez jouer !

En disant cela, il prit mes deux mains dans les siennes et me regarda fixement. Un sentiment d'impuissance totale m'envahit. Ma volonté semblait se désincarner, se détacher de ma personnalité, me laissant impuissant et faible, une marionnette dans les mains de l'homme qui se tenait au-dessus de moi, sans jamais quitter mon visage des yeux.

— Jouez !

Obéissant, je me suis tourné vers le piano. Mes doigts ont involontairement commencé la phrase d'ouverture du Nocturne. Je jouais comme quelqu'un qui dort. Aucune force de résistance ne venait à mon secours. J'étais un automate travaillé par le pouvoir hypnotique d'une volonté plus forte que la mienne.

Les notes tombaient une à une sous mes doigts. Le premier mouvement du Nocturne, avec sa mélodie plaintive, était terminé, et je passais sans pause au schéma mineur d'une beauté exquise. J'observais comme dans un rêve le visage de l'homme condamné, sachant qu'à mesure que les accords se formaient sous mes mains, le glas de la mort sonnait à ses oreilles, de plus en plus près de l'harmonie fatale qui libérerait la force redoutable qui lui apportait l'éternité. Il n'y



"AS I PLAYED I WATCHED AS IN A DREAM THE FACE OF THE DOOMED MAN."

avait aucun espoir, aucun accident possible qui pourrait défaire les fils de sa vie.

Mécaniquement, et sans aucune volonté de ma part, je frappai l'accord mineur longuement soutenu qui forme la modulation dans laquelle la mélodie revient à son premier et plus ancien cri.

En faisant cela, je remarquai que les visages de mon public se tournaient d'un seul coup vers la chaise qui se trouvait dans l'ombre !

Moi aussi, j'ai regardé !

Les yeux de l'homme condamné étaient fermés, une légère écume apparaissait sur les lèvres entrouvertes, les muscles du cou et

des mains étaient tendus, mais, comme je laissais tomber avec horreur mes bagues des touches d'ivoire, ils reprirent leur apparence ordinaire. La mâchoire tomba . Je compris ! L'accord longtemps soutenu avait été choisi pour porter le coup fatal. L'homme était mort, et moi, Raoul Kaiservitch, j'étais son bourreau !

Je me laissai tomber inconscient sur le sol, ne sachant et n'entendant plus rien.

* * * *

Quand j'ai repris connaissance, j'étais allongé à l'ombre d'une porte de la rue des Sept Chiens. Le jour commençait à poindre, et j'étais seul, faible, fatigué et affamé. En titubant sur mes pieds, j'ai regagné en quelques instants la maison vers laquelle je m'étais dirigé lorsque ces choses terribles me sont tombées dessus.

Le succès est venu à moi, et avec les années, la gloire a été associée à mon nom . Mais jamais depuis cette nuit je n'ai joué le Nocturne en si bémol mineur de Chopin, je suis hanté par la vue d'un visage, pâle et livide, dont les yeux observent chacun de mes mouvements avec une intensité horrible . Je peux entendre la longue harmonie mineure qui a ouvert la porte du pays des ombres à un compagnon sans défense qui ne m'avait fait aucun mal.

Qui étaient les hommes qui m'ont ainsi piégé pour leur funeste dessein ?

Quel était ce frère diabolique qui s'est servi de moi comme d'une poignée pour donner la mort à l'un des leurs ?

Je ne le sais pas. Depuis cette nuit-là jusqu'à ce jour, je n'ai rien vu ni entendu de mes compagnons de cette heure terrible où mes mains ont frappé l'harmonie de la mort.

Et si ça vous tente, le recueil est disponible sur [lulu.com](https://www.lulu.com)

